



Aide à la prédication
Dimanche 4 août 2019
Jean 6, 30-35

Pasteur Jean-Mathieu Thallinger
Mulhouse Saint-Jean

La vie éternelle pour les nuls

Voici quelques semaines, je me suis rendu dans un hypermarché. Avant d'aller me livrer au plaisir et à la nécessité consumériste, je m'offris quelques instants de joie gratuite au rayon librairie. Celui-ci est toujours un intéressant révélateur de la réalité des préoccupations, des intérêts de la société de notre temps. Par ce fait, il est d'un bon concours pour ancrer notre prédication dans le monde réel.

Je me suis intéressé en particulier à la catégorie « religieux ». Celle-ci occupait un demi-rayon sur 4 étages. La seconde moitié du rayon était occupée par la catégorie « développement personnel ». Celle-ci recensait des manuels très séduisants, invitant à penser positivement (l'un des livres mis en valeur était intitulé « the happiness factory »), à « transformer votre vie », à « dompter son hypersensibilité » ; il y avait aussi le « psy de poche » et plein d'autres sujets prêts à appliquer ... Le second demi-rayon était titré quant à lui « religions / spiritualité ». Deux de ses étagères étiquetaient les thèmes « ésotérisme », « bouddhisme », « au-delà », « anges gardiens ». Il y avait même un thème « rangement » ! La spiritualité pourrait-elle donc m'aider à ranger ma chambre ?

Tout était là, dans cet amoncellement de méthodes pour « aller bien » en toutes circonstances, dans ce foisonnement de propositions hétéroclites et péremptoires sur ce qu'est le monde, l'homme, Dieu. On pouvait comprendre aussi cette collection comme la représentation de l'ensemble des maux et des espoirs humains. Il n'y avait qu'à tendre la main pour, en quelques pages et exercices, pouvoir se métamorphoser en la personne détendue, libérée, dé-préoccupée, guérie, que chacun de nous aspire à

être. Si je comprenais bien les propositions de ce nouveau jardin des Délices, chacun pourrait donc se modeler, se corriger, s'améliorer, comme il pourrait apprendre à jardiner, à jouer de la guitare ou à ranger sa chambre.

Il restait néanmoins un quart d'étage dédié au pape François, et enfin à peu près un étage présentant des ouvrages en rapport avec la Bible ou quelques livres de théologiens à grande diffusion qui traitaient principalement des malheurs qui affectent l'Eglise catholique des derniers mois.

Cette présentation pourra sembler quelque peu sarcastique, condescendante, sinon intolérante à l'égard de ce type de néo-pseudo-spiritualités. Pourquoi contester le mantra qui dit « quel mal y a-t-il à se faire du bien ? » ou « chacun est libre de croire à ce qu'il veut » ? Pourquoi écouter les rabat-joie qui interrogent le développement impressionnant de la vogue du développement personnel en la qualifiant de dictature du bonheur, d'« happycratie », de développement impersonnel, d'injonction au bonheur, de « bonheurisme »...

L'univers pseudo-spirituel du développement personnel réveille une ancienne tension, aussi ancienne que le christianisme, voire le monothéisme biblique. Ainsi, dès le second siècle de notre ère, les chrétiens furent accusés d'être ennemis du genre humain, car ils refusaient la soumission ou le sacrifice aux idoles faites de mains d'hommes, les religions politiques, les religions à mystère, les religions guérisseuses. Les chrétiens étaient les ennemis de la liberté de croire ce que l'on veut même si cela faisait un peu de bien, même si cela donnait un peu d'espoir, même si cela assurait la paix sociale.

La question centrale qui scinde ces deux systèmes de croyance irréductibles et inconciliables est : *peut-on se faire soi-même ?*

Paul Ricoeur, dans « Soi-même comme un autre », analysera cette question en distinguant le « Moi » du « Soi ». Historiquement, avec l'avènement de la raison autonome, le « Moi » humilié se changera en « Moi » égoïste, individualiste. Un « Moi » plus libre en apparence, de faire ses choix, mais un « Moi » si seul au monde, si démuni ! Ricoeur proposera de substituer à ce « Moi » épuisé, un « Soi », plus distancé, référé à un autre. Un « Soi », forcément en lien à l'autre. Un « Soi » socialisé. En contexte chrétien, nous pourrions entendre ce « Soi » référé fondamentalement à l'Autre, à Dieu, créateur et Père. Je ne suis Moi, que si je me considère comme un Soi devant Dieu.

Le pain d'hier est rassis, le pain de demain n'est pas cuit

Vous connaissez peut-être cette jolie ritournelle : « *Le pain d'hier est rassis, le pain de demain n'est pas cuit. Merci Seigneur pour le pain d'aujourd'hui et à tous bon appétit* ». Elle nous rappelle qu'ultimement (lorsque nous sommes placés devant Dieu, nous sommes toujours en face de l'ultime), nous ne possédons rien, ne conservons rien, même pas nous-même.

La foule avec laquelle Jésus joue à cache-cache veut des actes. Elle est obsédée par le « faire ». Elle demande son manuel de développement personnel.

« *Que nous faut-il **faire** pour **travailler** aux **œuvres** de Dieu ?* » demande-t-elle à Jésus au verset 28. Même en ayant été nourrie surnaturellement au début du chapitre par la multiplication des pains, la foule n'est pas satisfaite, elle demeure inquiète.

Cet épisode porte en son substrat celui de la manne donnée quotidiennement aux Hébreux dans le désert. Le « pain du ciel » renvoie en effet à Exode 16 (4-5) : « *Alors le SEIGNEUR dit à Moïse : 'Je vais faire pleuvoir pour vous du pain depuis le ciel. Le peuple sortira pour en recueillir chaque jour la quantité nécessaire ; ainsi je le mettrai à l'épreuve pour voir s'il suit ou non ma loi'* ».

(On pourra aussi associer notre récit à celui de 2 Rois 4 : « ⁴² *Un homme vint de Baal-Shalisha et apporta à l'homme de Dieu du pain de prémices : vingt pains d'orge et de blé nouveau dans un sac. Elisée dit : « Distribue-les aux gens et qu'ils mangent ! »* ⁴³ *Son serviteur répondit : « Comment pourrais-je en distribuer à cent personnes ? » Il dit : « Distribue-les aux gens et qu'ils mangent ! Ainsi parle le Seigneur : "On mangera et il y aura des restes."* » ⁴⁴ *Le serviteur fit la distribution en présence des gens ; ils mangèrent et il y eut des restes selon la parole du Seigneur* ».)

Ce pain qui ne se possédait pas, qui ne se plantait pas, qui ne se conservait pas. Qui était donné. Ce pain toujours inattendu, toujours étonnant. C'est d'ailleurs le nom qu'il portera : la manne, en hébreu « Man-hou » : qu'est-ce ? C'était le pain étonnant.

C'était le pain qui ne se fabriquait pas. Le pain sans effort, le pain sans ingéniosité, le pain sans argent, le pain qui ne se méritait pas, le pain garanti qui ne manquait jamais, inépuisable.

Plus que de pain, ou avant le pain, c'est de confiance qu'a besoin l'homme, d'une parole qui dé-préoccupe ; c'est le besoin de se libérer de son inquiétude du manque de pain, qui paralyse.

Ce que constate cette parole du Deutéronome, qui sera reprise par Jésus qui affrontera lui aussi le manque du pain dans le désert : « *Il t'a mis dans la pauvreté, il t'a fait avoir faim et il t'a donné à manger la manne que ni toi ni tes pères ne connaissiez, pour te faire reconnaître que*

l'homme ne vit pas de pain seulement, mais qu'il vit de tout ce qui sort de la bouche du SEIGNEUR » (Deutéronome 8,3). Parole qui sera reprise par Jésus à l'occasion d'une autre affaire de pain lors du récit de la tentation (Matthieu 4).

Le magnat de l'acier Andrew Carnegie qui vécut au XIX^{ème} siècle et pesa environ deux Jeff Bezos, dira au soir de sa vie : *« J'ai connu des millionnaires manquant cruellement d'une nourriture qui à elle seule peut entretenir tout ce qui est humain dans l'homme, et je connais des travailleurs, et nombre de ceux qu'on appelle pauvres, qui connaissent des plaisirs inatteignables par ces mêmes millionnaires. C'est l'esprit qui enrichit le corps. »*

Pour manger, pour vivre, il faut du pain oui, mais il faut aussi avoir la capacité à ressentir le goût du pain. Il y a des civilisations qui se nourrissent comme aliments de base, chaque jour, de riz ou de maïs, sans jamais se lasser. Alors que parfois dans notre société surabondante, mais qui a perdu la capacité à donner du goût aux choses simples, aux choses données, nous sommes sans cesse à la recherche de nouveauté.

Le sociologue Jean-Claude Kaufmann écrivait il y a quelques mois dans le journal « La Vie » : *« Il y a 20-30 ans, on mangeait ce qu'il y avait dans son assiette. Aujourd'hui, devant un aliment, on se pose mille questions. On n'a pas la réponse et on demande à monsieur Google ce qu'il en pense, et on fait ça sur tout. Chacun définit ses propres choix. C'est un espace de liberté et de responsabilité qui s'élargit. Mais en même temps, cela crée de la fatigue mentale et du désarroi, qui pousse de plus en plus de personnes à s'enfermer dans des certitudes, des évidences et un petit monde qui leur donnent des réponses ».*

La manne, le pain donné, le pain quotidien que nous demandons dans le Notre Père nous renvoie à la manière dont nous savons gérer nos désirs et déposer nos peurs dans la confiance. Marc-Alain Ouksin dans « Le livre brûlé ? Philosophie du Talmud » cite et commente le Talmud : *« Selon le Talmud, la manne avait le goût de toute chose et aussi la consistance de cette chose - sauf pour le concombre, la pastèque, le poireau, l'oignon et l'ail, les produits pour lesquels les Hébreux avaient proféré une plainte explicite : « mais ça n'a pas de goût, ça n'a pas de sens ! Pourquoi sommes-nous dans le désert ? Pourquoi mangeons-nous cette manne ? » Donner du goût, c'est donner du sens. Le sens n'est pas quelque chose de fermement établi, quelque chose d'immuable et tangible. C'est une dynamique, un futur, l'éclosion d'une nouveauté. »*

Comme la foule, comme le peuple hébreu, comme l'humain naturel nous pensons contrôler notre existence par l'avoir et par le faire.

Jésus rencontra la même inquiétude lorsque le jeune homme riche qui se préoccupait de sa vie éternelle : *« Maître, que dois-je **faire** de bon pour **avoir** la vie éternelle ? »*

Il pensait qu'il fallait avoir pour être, il pensait même qu'il pouvait « avoir », posséder la vie éternelle. Jésus, comme toujours, maniera l'art du paradoxe subversif, du renversement de perspective et de valeurs : *tu as ce que tu es, tu n'es pas ce que tu as.*

Nous sommes riches de ce dont nous pouvons nous déposséder : « une seule chose te manque, te libérer de ce que tu as ».

N'est-ce pas aussi ce que nous raconte le récit de la multiplication qui introduit à la discussion sur le pain du ciel ?

Comment le pain pourra-t-il être multiplié ? Parce qu'un enfant, qui est l'antithèse de celui qui possède, de celui qui est « autonome », va donner ses pains et poissons.

Comme si ne pouvait être multiplié par Dieu que ce dont nous nous dépossédons, comme si ne pouvait être transformé et renouvelé que celui qui accepte qu'il ne peut rien par lui-même.

Dieu vient habiter nos manques. Il est inutile et illusoire d'essayer de les combler par des biens matériels ou par les pratiques spirituelles proposées par les néo-clercs du développement personnel. Ce sont des nourritures qui ne rassasient jamais, des sources qui n'étancheront jamais la soif. La vie éternelle est un don, jamais un dû. Elle n'est jamais le résultat d'un effort, elle n'est jamais la récompense d'une performance. La manne était donnée, chaque matin, juste en quantité suffisante, pour chacun. Point.

Dans la légende du Grand Inquisiteur, (poème inséré dans le roman les Frères Karamazov), Dostoïevsky met en scène un débat entre l'Inquisiteur et Jésus, à propos de ce même besoin inextinguible de pain matériel et de soumission au faire :

<https://bibliotheque-russe-et-slave.com/Livres/Dostoievski%20-%20Le%20Grand%20Inquisiteur.pdf>

« Asservissez-nous, pourvu que vous nous donniez à manger ».
« Tu as promis le pain du ciel, mais, je le répète, peut-il entrer en comparaison avec celui de la terre, aux yeux de la race humaine qui est faible, qui est éternellement vicieuse et ignoble ? Et si, au nom du pain céleste, Tu attires à Toi des prosélytes par milliers et par dizaines de milliers, que deviendront ces millions, ces dizaines de millions, qui ne seront pas capables de mépriser le pain de la terre pour celui du ciel ? »
« Tu espérais qu'en T'imitant, l'homme aussi resterait avec Dieu sans avoir besoin du miracle. Mais Tu ignorais que, sitôt que l'homme repousse le miracle, il repousse du même coup Dieu, car il cherche moins Dieu que le miracle. Et comme l'homme n'est pas de force à se passer de miracles, il en produit une foule de nouveaux qui sont son œuvre, il s'incline devant les prodiges des magiciens, devant les enchantements des sorcières, fût-il cent fois révolté, hérétique et athée. Tu n'es pas descendu de la croix quand on Te criait par dérision : « Descends de la croix, et nous croirons que c'est Toi ». Tu n'es pas descendu, toujours parce que Tu ne voulais

pas asservir l'homme par le miracle, parce qu'il Te fallait une foi libre et non arrachée au moyen du merveilleux ».

La fin de l'inquiétude

Il y a une quarantaine d'années a été mis au jour ce qui serait le plus ancien édifice connu bâti par l'homme, la première trace de civilisation urbaine, dans le sud de la Turquie : Göbekli Tepe. Si la fonction du bâtiment n'est pas aujourd'hui encore complètement identifiée, la technicité du site et le fait qu'il ait nécessité, pour être construit, la contribution de centaines d'hommes, nourris, établis sur place, organisés, pose l'hypothèse qu'il serait le premier témoin connu du passage d'une civilisation de la chasse-cueillette-nomade à celle de l'élevage-agriculture-sédentaire. Ce passage vers l'urbanité, vers la domestication de la nature et des animaux, transformera l'homme et sa religion aussi. Le voici doté d'un pouvoir, mais en même temps d'une inquiétude. Certains y verront l'origine du mythe de la chute d'Eden : voici l'homme capable de produire par lui-même plus de fruits que ceux qu'il ne pouvait que cueillir, qui lui étaient donnés. Il devient alors producteur, producteur de sa propre vie. Seulement cette liberté et cette capacité nouvelle lui feront endosser une responsabilité nouvelle et infinie de sa propre vie.

L'avoir, le faire, le « pouvoir » au sens de la capacité de faire, susciteront paradoxalement la responsabilité infinie et, par ce fait, l'inquiétude infinie.

Dorothee Sölle, dans *« Imagination et obéissance »*, remarquait que *« dans un monde qui a changé et où la conception de Dieu a changé, il n'est plus le « Je » qui commande à des « Tu » qui obéissent ; l'acte fondamental est désormais de « décider » et non plus d'obéir. Nous avons gagné en liberté, ce qui implique un poids plus grand de la responsabilité »*.

Aux hommes qui écoutent des oreilles et non du ventre ou des mains, Jésus dit que, sortis de l'Eden, sortis d'Egypte, ils continuent de mal se nourrir par du pain périssable, mais que Dieu continue inlassablement de faire tomber le pain du ciel, le pain éternel.

Lorsque Jésus dit *« C'est moi qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim ; celui qui croit en moi jamais n'aura soif »* (verset 35), la faim insatiable de l'homme dont il nous parle ne serait-elle pas l'inquiétude ? Cette inquiétude dont il fait le cœur d'un des discours du sermon sur la montagne. L'inquiétude à laquelle seul le pain du ciel peut venir mettre fin.

La foi seule peut mettre fin à la faim.

« Pourquoi dépenser de l'argent pour autre chose que du pain, et ce que vous avez gagné, pour ce qui ne rassasie pas ? Ecoutez-moi et mangez ce

qui est bon; vous vous délecterez de mets succulents. Prêtez l'oreille et venez vers moi, écoutez et vous vivrez ». (Esaïe 55.1-3b)